

## L'Ascension

*Jésus emmena ses disciples jusque vers Béthanie, et, levant les mains, il les bénit. Et tandis qu'il les bénissait, il se sépara d'eux et fut élevé au ciel. Ils tombèrent en adoration, puis, le cœur plein de joie, ils retournèrent à Jérusalem, où ils étaient constamment dans le temple, bénissant Dieu.*

(Luc xxiv, 50-52.)

Mes frères,

Pendant quarante jours, Jésus vainqueur de la mort avait donné à ses disciples des preuves de sa résurrection, des témoignages de son amour. Il leur avait dit : « La paix soit avec vous ! » Et maintenant comme autrefois, Il les conduit hors de la ville, jusqu'à cette Béthanie pleine pour eux de tant de souvenirs ; ils y avaient vu Lazare sortir de son tombeau ; ils vont y contempler à cette heure un miracle plus grand.

Celui qui avait ressuscité Lazare est ressuscité

Lui-même, et c'est Lui qui gravit avec eux la montagne au pied de laquelle est bâtie la bourgade..... N'était-ce pas hier qu'Il gravissait le Calvaire, non pas avec des disciples, mais avec des bourreaux, non pas pour monter au ciel, mais pour être élevé sur la croix? — N'était-ce pas hier qu'il y mourait entre deux brigands, sous les yeux de toute une foule, et qu'on lui perçait le flanc pour s'assurer de sa mort, et que son corps inanimé était descendu au sépulcre dont une lourde pierre avait fermé l'entrée qui était défendue encore par des gardes? Et maintenant Il est vivant, Il parle, Il marche, Il se fait suivre comme autrefois de ses apôtres!... Oh! après leur défaite, après leur désespoir, qui dira le bonheur de ces hommes et leur joie triomphante? Après la consternation, après l'épouvante causées par la mort de leur Maître, voici une autre stupeur qui est un ravissement, — celui de Le voir reparaitre, aussi vivant qu'Il avait été mort, celui de L'entendre parler, d'une voix aussi puissante qu'elle avait été défaillante, celui de retrouver ce regard de lumière qu'ils avaient vu s'éteindre dans les ténèbres de la croix.

Quand la joie succède à la douleur, son intensité se mesure à celle de la douleur même qui l'a

précédée. Pour comprendre en partie la joie des apôtres, il faut vous rappeler, mes frères, ce que vous avez éprouvé en perdant un être chéri, en le voyant mettre au cercueil, en voyant ce cercueil descendre dans la terre, en entendant la terre retomber sur ces restes, puis, en rentrant ensuite dans votre maison vide qu'il avait remplie si longtemps, en retrouvant à chaque place un souvenir et en versant de longues larmes partout où naguère vous aviez souri. Votre douleur fut à son comble quand, après les premiers jours d'accablement où l'on est étourdi et comme aveuglé, vous avez lentement pris conscience de l'irréparable réalité, quand les souvenirs d'autrefois se présentèrent à vous avec le plus de force et de vivacité poignante, quand tout votre cœur parut se briser, et que ce cri vous échappa : « Oh ! s'il revenait maintenant ! si Dieu me le rendait, ne fût-ce que pour une heure ! » Ah ! savez-vous ce qu'eût été votre joie si, par un miracle de Dieu, votre mort bien-aimé vous était revenu, plein de santé et plein d'amour, pour s'asseoir à votre côté, pour reprendre un doux entretien interrompu par son départ et pour essuyer de sa propre main les larmes que vous versiez sur lui ? Plus de larmes ni de regrets ; plus de navrante

solitude ! — tout n'eût été qu'un vain rêve de deuil changé en un joyeux réveil !

Ainsi s'éveillèrent les disciples lorsqu'au sein de leur abandon et de leur épouvante la voix du Maître retentit et fit tressaillir ces cœurs accablés ; lorsque dans leur nuit brilla son regard, lorsque sa divine présence illumina la chambre haute où leur désespoir se cachait. D'abord effrayés de leur joie, n'en pouvant croire ni leurs yeux, ni leurs oreilles, ni leurs mains qui L'avaient touché, ni leur cœur qui brûlait en eux-mêmes, — ils avaient dû enfin, vaincus par l'évidence, reconnaître que leur Seigneur leur était rendu tout entier.

Et quand, plus tard, Il les mena hors de cette Jérusalem qui L'avait crucifié et sur ce mont des Oliviers, témoin de son agonie, témoin aussi de leur sommeil, — quelles émotions firent alors déborder tous ces cœurs ! Ils durent se reporter vers cette nuit terrible où ils avaient avec Lui passé le torrent du Cédron : maintenant ils le traversaient avec Lui encore, mais avec Lui ressuscité et ayant traversé le torrent de la mort. Jésus voulait que les mêmes lieux qui avaient vu son angoisse et son dernier combat fussent le théâtre de sa dernière victoire, — et ses disci-

ples Le suivaient dans une marche triomphale, émus d'espérance, d'amour et d'adoration, et se répétant, sans nul doute, cette prédiction prononcée par Jésus à la veille même de son supplice : « Votre tristesse sera changée en joie. » Leurs souvenirs les plus amers devenaient la source de leur bonheur ; nous l'avons dit, du reste : le mont des Oliviers leur offrait aussi des souvenirs heureux. Si, sur sa pente occidentale se trouvait Gethsémané, au pied de l'autre pente était la calme Béthanie, demeure de Marie, de Marthe et de Lazare, retraite paisible où Celui qui, pour faire le bien, allait de lieu en lieu sans cesse, aimait pourtant à s'arrêter.

Ils gravissent ensemble la montagne au-dessus du bourg. Suivons-les. Les paroles du Ressuscité devenaient de plus en plus graves, mais d'une gravité qui n'avait rien de triste. Ce n'étaient plus des paraboles ; ce n'était plus le ton du sermon sur la montagne, prononcé en des lieux semblables et peut-être à cette même place ; ce n'était plus l'accent de la prière sacerdotale, ni du long discours qui la précéda, et qui, sublime de douleur et d'amour, dut arracher des larmes à chacun des onze auditeurs. — Non ! C'étaient maintenant des promesses toutes glo-

rieuses, non seulement pour l'avenir, mais pour le présent immédiat, et auxquelles ne se mêlait plus aucune mystérieuse angoisse ; c'étaient des ordres solennels, mais qui n'avaient plus rien de douloureux, et qui étaient glorieux comme les promesses... Toutefois, on devait comprendre que c'étaient les derniers qu'on recevait de sa bouche.

A mesure qu'en gravissant la montagne s'élevait leur être physique, l'âme des disciples montait aussi, guidée par leur céleste conducteur. Leurs fronts et leurs pensées étaient plus près du ciel.

Arrêtés à l'endroit marqué dans les intentions du Sauveur pour l'acte suprême de Sa vie, Ses mains s'élevèrent au-dessus des onze ; ces mains qui avaient été clouées naguère par les marteaux du supplice s'élevèrent pour bénir ces fronts courbés dans l'adoration. Ils durent tous pressentir ce qui allait se passer : la résurrection du Sauveur, ses apparitions successives et ses mystérieuses disparitions, ces paroles prononcées sur le ton des derniers adieux, ces ordres donnés de l'accent dont on dicte ses volontés dernières, — tout avait dû les préparer... Ils furent saisis d'une sainte terreur et comprirent que leur Seigneur,

n'appartenant plus à la terre, allait leur être encore repris.

Jésus, au moment d'entrer dans sa gloire, voulut être encore une fois pour eux ce qu'Il avait été pendant toute sa vie : leur ami, leur frère, leur père. Il voulut, comme un mourant ordinaire, les bénir. Une telle scène est toujours émouvante. Partout et toujours, le mourant, quand il l'a pu, a voulu bénir ceux qui allaient demeurer après lui ; partout et toujours, ceux qui demeuraient ont recueilli comme un précieux héritage les dernières paroles du mourant. Celui-ci a beau n'être qu'un simple homme et n'avoir été qu'un pécheur, un grand pécheur peut-être, l'éternité qui approche met en lui je ne sais quoi de supérieur et de divin. Sa voix est déjà celle d'un habitant des régions mystérieuses qui vont s'ouvrir pour lui, et Dieu, dirait-on, lui a prêté une portion de sa puissance pour entourer d'une protection plus qu'humaine ceux que sa bénédiction embrassera.

Qu'était-ce donc, mes frères, que la bénédiction de Jésus parvenu au seuil sacré de ce monde et de l'autre ? Qui dira ce que furent à cette heure pour ses disciples Son regard, Sa voix, Ses mains levées, Sa suprême prière ? Celui qui, comme un

simple homme, lève les mains et les yeux au ciel en priant pour eux, c'est le Créateur et le Rédempteur ; c'est le Fils du Père, la splendeur de sa gloire, l'image empreinte de sa personne ; c'est Celui qui leur a dit : « *Reposez-vous sur moi, ayez bon courage, J'ai vaincu le monde ; Je suis la vérité ; Je suis la lumière ; Je suis la Résurrection et la Vie. Celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort.* »

Comme Il les bénissait, Il se sépara d'eux... Et eux, muets d'adoration, contemplaient ce nouvel Élie, qui n'avait pas besoin d'un char de feu pour être emporté dans les lieux célestes où Il existait avant les Prophètes, avant Abraham et avant le monde, — et qui allait s'asseoir à la droite de Son Père et de notre Père, de Son Dieu et de notre Dieu. Toute puissance, avait-Il dit, m'est donnée dans le ciel : et Il le prouvait en y montant.

Tel fut, mes frères, le jour le plus glorieux de notre histoire ; tel fut le miracle de l'Ascension, le dénouement céleste de la vie terrestre de notre Rédempteur, — dénouement surnaturel qui n'était au fond que *naturel*, car il rétablissait toutes choses dans leur état normal, dans leur ordre

divin. Comme un roi de la terre rentre dans son palais, dont il est sorti pour un long voyage de bienfaisance à travers toutes les misères de son peuple, comme un chef de famille rentre le soir dans sa demeure après une longue journée de labeur et de peine, — le Seigneur rentrait dans son ciel. Ce n'est pas de Son Ascension qu'il convient de vous étonner, c'est de Son incarnation et de Sa venue sur la terre. Le plus grand miracle de Ta puissance, ô Jésus ! et la plus grande gloire de Ton amour, — ce n'est pas qu'étant descendu du ciel, Tu y remontes, c'est que pour nous Tu en sois descendu !

\*  
\* \*

Recueillons maintenant quelques-unes des leçons pratiques que les paroles de mon texte et l'exemple des apôtres nous offrent en grand nombre.

« Comme Il les bénissait, Il se sépara d'eux. »  
Ce fut donc au moment même où Ses mains élevées au-dessus de leur tête les courbaient dans l'adoration, au moment où Il leur donnait le témoignage le plus tendre de son divin amour, qu'Il leur fut enlevé.

Il en est souvent ainsi dans la vie. C'est au plus doux moment, c'est au plus fort de notre joie que notre joie nous est ôtée. « Comme Il les bénissait, Il se sépara d'eux. » Le bonheur parfait n'est pas de ce monde et, quand il y pourrait faire une apparition, ce ne serait pas pour longtemps. C'est quand nous croyons le saisir qu'il nous échappe. Le ciel nous reprend nos trésors, comme il reprit leur Maître, aux onze apôtres assemblés [près de la calme Béthanie, à l'heure même où ce divin Maître les groupant, les rapprochant les uns des autres, et tous de Lui-même, leur faisait sentir le plus vivement les joies inexprimables de la communion chrétienne. C'est aussi quand nos affections nous donnent le plus de joie, c'est quand nous sommes le plus fiers, le plus avarés de nos trésors, c'est quand nous les serrons avec le plus de jalousie dans nos bras et contre nos cœurs, que souvent ils prennent des ailes et passent presque soudainement de nos bras dans les bras de Dieu. Ils y sont mieux que dans les nôtres, et nous savons que Dieu les garde pour nous les rendre un jour. Mais quelle heure déchirante que celle de leur ascension !

Tantôt, c'est un enfant, au moment où son

regard, son sourire, sa voix, avaient le plus de charmes. Comme il commençait à aimer ceux qui peut-être l'aimaient trop; comme il prononçait leurs deux noms pour la première fois, le voilà qui s'envole vers le pays des anges...

« *Comme Il les bénissait, Il se sépara d'eux.* »

Tantôt, c'est une compagne redemandée à son époux. Au moment où il semblait à celui-ci qu'il avait le plus besoin d'elle, où, de son noble amour, il recevait l'impulsion la plus salutaire, à l'heure où, entre leurs deux âmes, les liens étaient devenus plus étroits et plus forts — elle le laisse seul... « *Comme Il les bénissait, Il se sépara d'eux.* »

Tantôt, enfin, comme ici même, c'est un conducteur, c'est un maître — père ou aïeul — que Dieu sépare tout à coup de ceux qu'il guidait dans la vie, dans l'étroit chemin du devoir, à travers les écueils. Sa tendre et ferme direction semblait leur être indispensable. C'est au milieu de sa tâche que Dieu l'enlève à ses enfants...

« *Comme Il les bénissait, Il se sépara d'eux.* »

Mais qui ne voit que cela même qui inspire nos douloureuses réflexions — cette bénédiction suprême du Sauveur — est une source de consolation, de force et de joie? C'est en les bénissant

qu'Il se sépare d'eux, — *Il se sépare d'eux, mais en les bénissant.*

Voilà la pensée sur laquelle je m'arrête ; voilà ce qui explique la joie des apôtres, même après le départ de leur Maître, même lorsqu'ils rentrent seuls dans la grande Jérusalem où les yeux de leur chair ne le reverront plus. Qu'avaient-ils besoin désormais de le voir de la sorte ? qu'avait besoin Thomas lui-même de toucher encore ses mains et ses pieds percés ? Comme le Maître avait pu dire, aux approches de son combat solitaire : « Je ne suis pas seul, car le Père est avec moi », ainsi les disciples, demeurés seuls sous le ciel immense où avait disparu le Sauveur, pouvaient dire : « Nous ne sommes pas seuls, car le Maître est avec nous, — avec nous tous les jours jusqu'à la fin du monde. » Leur cœur était plein de Jésus ; au fond de leur conscience retentissait sa voix, tout leur être Lui répondait et Le saluait par d'intimes tressaillements ; ils comprenaient la beauté infinie d'une parole autrefois mystérieuse, — ils demeuraient en Lui et Lui demeurait en eux, et ils l'adoraient, invisible, comme l'avait adoré Thomas après l'avoir vu et touché. Ils pourront quitter Jérusalem, quitter la Judée, et être heureux partout, car partout ils sentiront

Jésus près d'eux, remplissant le monde entier comme leur cœur ! La bénédiction du Sauveur est restée sur leurs fronts ; elle les suivra jusqu'aux extrémités de la terre ; lorsqu'ils iront de lieu en lieu, imposant les mains aux malades et aux pécheurs repentants qui recevront d'eux le baptême, — au-dessus de leurs mains mortelles, d'autres mains immortelles béniront après eux, conférant le baptême du Saint-Esprit.

... Mes frères, — je parle à des chrétiens — n'avez-vous jamais, après les grands deuils, senti la présence invisible de vos bien-aimés ? N'avez-vous pas découvert entre eux et vous des liens plus forts que ceux de la chair et du sang, des liens indestructibles qui traversent la tombe et, par-dessus les cercueils, rapprochent la terre du ciel ? Vos yeux ne verront plus leur visage ; vos oreilles n'entendront plus leur voix. Mais leur âme ne parle-t-elle pas à la vôtre ? Vous les aimez encore : n'êtes-vous pas, dans le fond de votre être, encore enveloppés de leur amour, malgré la mort que l'amour a vaincue ? Les hommes n'aperçoivent que votre solitude, mais vous n'êtes pas vraiment seuls ; ceux qui vous ont devancés vous appellent et vous attirent ; ils font plus : ils soutiennent votre marche, ils dirigent vos pas.

Et quand d'insensés blasphèmes vous disent que votre destinée aboutit au néant, une intime réalité ne vous répond-elle pas : « Celui que tu pleures est vivant, et il n'est pas loin de toi, un voile seulement, un nuage te sépare de lui, mais n'empêche pas son cœur de te répondre encore et sa bénédiction de venir jusqu'à toi. »

\*  
\* \*

Cette bénédiction, cette joie, cette communion des âmes sont une source de force. Après l'ascension de leur Maître, les disciples ne s'absorbèrent pas dans la contemplation radieuse mais stérile de la nuée qui l'emportait. Ils écoutèrent la voix amie des deux hommes vêtus de blanc qui se présentèrent devant eux au moment où disparaissait Jésus et leur dirent : « Ne vous arrêtez pas à regarder au ciel ! »

Voilà, pour le remarquer en passant, voilà condamnée d'avance la piété contemplative qui se replie sur elle-même et oublie dans l'extase et dans le rêve la nécessité du combat. Des hauteurs où ils étaient, de ce nouveau Thabor, les apôtres redescendent dans la plaine, dans l'arène de ce monde, dans la grande Jérusalem hostile,

menaçante, abreuvée du sang des prophètes, mais non encore assouvie, gardant des pierres pour les Étienne, des glaives pour les saint Jacques, des croix pour les saint Pierre.

Le temps nous manquerait si nous voulions suivre ces missionnaires dans leurs conquêtes et dans leur martyre. Ils iront à travers les peuples, prêchant Jésus-Christ jusqu'au dernier souffle de leur bouche. Mais imitons leur exemple, et, comme eux, cherchons *dans l'action* la consolation de nos deuils et la communion de nos bien-aimés recueillis dans la gloire... Votre bonheur est perdu, mon frère, et votre cœur défaille. Voulez-vous du courage et de la joie ? Levez-vous et regardez ! Cessez de ne contempler que vous-même et de refaire éternellement le compte de vos tristesses. — Cherchez d'autres souffrances que la vôtre, d'autres misères, d'autres deuils, d'autres larmes — vous trouverez vite. Voilà le service du Seigneur qui vous attend ; voilà votre œuvre et votre consolation. Quand vous aurez, de vos secours matériels ou de votre sympathie, soulagé une seule misère, relevé un seul cœur, rapproché du ciel une seule âme, vous aurez retrouvé le courage et la joie, vous aurez découvert dans votre épreuve la paix et la bénédiction.

Un mot encore. Sans descendre de la montagne qui fut témoin de l'Ascension, arrêtons-nous devant un dernier enseignement que nous offre ce fait sublime. Après avoir suivi Jésus dans ses souffrances et son abaissement volontaire, nous devons Le suivre dans sa gloire. Là où Il est, *Il veut* que nous y soyons aussi. Au milieu de toutes les choses tristes et basses de la terre, nous devons n'oublier jamais que nous sommes de race divine et que notre Père et notre Frère sont dans les cieux ; nous devons percer par la foi les nuages du ciel visible pour pénétrer, du regard de l'âme, dans le ciel invisible en attendant d'y être introduits. Nous devons avoir pour devise ces mots qu'on criait à haute voix dans les assemblées de l'Église primitive : *Sursum corda !* En haut les cœurs ! — Nous devons prendre pour exemple ce jeune et ambitieux héros d'une sublime allégorie, qui escalade les hautes cimes en chantant d'une voix vibrante et que rien n'essouffle : *Excelsior !* c'est-à-dire : plus haut ! toujours plus haut !

Les yeux fixés sur le but, montant toujours, marcher sur la terre à la lumière qui vient du ciel.

Mais pourquoi des images ? pourquoi des exemples fictifs ? pourquoi des modèles humains ?

Notre modèle, c'est Jésus, et notre exemple, c'est sa vie, dont les heures les plus solennelles se sont accomplies sur trois montagnes, le Thabor, le Calvaire et le mont des Oliviers. Suivons-Le sur ces trois montagnes, suivons-Le d'étape en étape, — et que notre vie tout entière devienne une ascension, lente d'abord et graduelle, mais persévérante et infatigable, en attendant que d'un seul coup Dieu nous fasse monter aux cieux.

En Jésus a eu lieu la Résurrection, en Lui a eu lieu l'Ascension de tous ses rachetés. Si vous croyez en Lui, si vous êtes à Lui, votre mort sera un triomphe, votre mort sera une ascension. « Je m'en vais vous préparer la place, et quand je m'en serai allé et que je vous aurai préparé la place, je reviendrai et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis, vous y soyez aussi. »

Seigneur Jésus ! nous T'attendons ; et quand viendra pour nous l'heure de quitter ce monde, nous Te dirons : « C'est Toi, Seigneur, c'est Toi qui viens ! prends-nous donc avec Toi ; porte-nous dans tes bras, à travers la mort, vers la vie ! » *Amen.*

---